

I

LE PEINTRE MINUTE

LES JEUNES GENS

L'ÉVEIL DU PRINTEMPS

LE SPECTRE DU SOLEIL

Le théâtre complet de Frank Wedekind
aux éditions THEÂTRALES

I

LE PEINTRE MINUTE - LES JEUNES GENS
L'ÉVEIL DU PRINTEMPS - LE SPECTRE DU SOLEIL

II

LA BOÎTE DE PANDORE
L'ESPRIT DE LA TERRE - LULU

III

LE MARQUIS DE KEITH - LE CHANTEUR D'OPÉRA
L'ÉLIXIR D'AMOUR

IV

LA MORT ET LE DIABLE - LE ROI NICOLO
KARL HETMANN, LE GÉANT NAIN

V

MUSIQUE - LA CENSURE
OAHA. LA SATIRE DE LA SATIRE

VI

FRANZISKA - LE CHÂTEAU DE WETTERSTEIN

VII

SAMSON OU HONTE ET JALOUSIE - BISMARCK
ÜBERFÜRCHTENICHTS - HÉRACLÈS

FRANK
WEDEKIND
THÉÂTRE COMPLET

I

LE PEINTRE MINUTE • LES JEUNES GENS
L'ÉVEIL DU PRINTEMPS • LE SPECTRE DU SOLEIL

SUIVI DE
NOTES ET DOCUMENTS

édité sous la direction de
Jean-Louis Besson

PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

éditions THÉÂTRALES
Maison Antoine Vitez

Les éditions THEATRALES bénéficient d'une aide de la



La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit. Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD.



Photo de couverture : Frank Wedekind en « Homme masqué » dans L'Eveil du printemps lors de la création de la pièce au Kammertheater des Deutsches Theater de Berlin (1906), aimablement transmise par la Bibliothèque municipale de Munich.

© 1974, éditions Gallimard, pour la traduction française
établie par François Regnault de *L'Eveil du printemps*

© 1995, éditions THEATRALES

4, rue Trousseau, 75011 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 2-907810-76-6

LE PEINTRE MINUTE

ou l'Art et Mammon

Grande et originale farce de caractères tragi-comique
en trois actes

Traduction Jean Launay

PERSONNAGES¹

PANCRACE KNAPP, *négociant et propriétaire d'usine*

PASIPHAË, *sa femme*

THOMAS, *son fils*

JOHANNA, *sa fille*

AMÉLIE ZEISIG, *leur cousine*

FRIDOLIN WALD, *peintre*

DR. STEINER, *ingénieur chimiste*

DR. CHRYSOSTOME GRÜBELMEIER, *professeur de philosophie*

DR. STRECKEISEN, *médecin-chef du canton*

Son Excellence le baron VON BERNOLT, *intendant
des Musées royaux*

UN COMMISSAIRE DE POLICE

DEUX AGENTS

SAMSON, *domestique chez Knapp*

PHIPPS, *garçon d'atelier*

BASTIEN, *menuisier*

KILIAN, *cocher*

ATHANASI, *fossoyeur*

ACTE I

Chez Knapp dans sa véranda. Au fond large porte vitrée, flanquée à sa gauche d'un petit palmier à feuilles en éventail, à sa droite d'une table servant de desserte. Portes latérales à droite et à gauche. Au premier plan à droite, une table avec des chaises et un sofa, à gauche, une table plus petite avec des chaises.

Scène 1

Thomas. Knapp.

THOMAS.— *(avec canne et chapeau, entrant par la porte de gauche)* Bonjour.

KNAPP.— *(en robe de chambre, avec sa pipe, entrant timidement par la porte de droite ; il reste près de la porte)* Bien le bonjour, monsieur le médecin-chef.

THOMAS.— *(s'avançant)* C'est moi, papa.

KNAPP.— *(respirant)* Tu m'as fait une de ces peurs! Je croyais qu'on venait encore une fois me mettre au régime et m'interdire tout ce que j'aime.

THOMAS.— Hum. Rassure-toi, cher papa. Aucun médecin-chef ne s'est encore montré aujourd'hui, Dieu merci.

KNAPP.— Tu as raison, mon garçon, pas de panique. C'est mauvais pour la digestion. Et puis je n'avais pas mon pince-nez. Il a glissé de mon nez hier soir au moment où j'éteignais la lumière. *(il examine Thomas)* Mais, nom de nom, comme cela me fait plaisir de voir que tu as mis un pantalon à la hauteur des circonstances.

THOMAS.— Tu veux dire parce que j'ai mis le clair ? L'autre est complètement usé, il a besoin d'un nouveau fond.

KNAPP.— (*malicieux*) Comme si je ne voyais pas sur le bout de son museau qu'il sait bien pourquoi.

THOMAS.— Je t'assure, papa, que je ne vois pas du tout...

KNAPP.— Alors je vais te le dire. Eh bien, vois-tu, je lui ai écrit avant-hier de venir aujourd'hui s'il n'y voit pas d'inconvénient. — Maintenant tu sais tout.

THOMAS.— Je ne sais encore rien du tout.

KNAPP.— (*impatient*) Un âne est comme un astrologue, comparé à ce babouin. — Mon ami compte venir aujourd'hui, mon ami, M. l'ingénieur Steiner.

THOMAS.— Jamais entendu parler.

KNAPP.— Eh bien, tu seras étonné. Il est docteur en chimie et absolument génial. Il a fait une invention.

THOMAS.— Et peut-on savoir ce qu'il a...

KNAPP.— Le sucre de pommes de terre ! — Nous allons construire ici ensemble une usine de sucre de pommes de terre.

THOMAS.— C'est toi qui fournis l'argent ?

KNAPP.— Qu'il n'a pas. — Il fournit le génie.

THOMAS.— Que nous n'avons pas. — Dis-moi, cher papa, c'est terriblement surprenant ce que tu me racontes là.

KNAPP.— Sois tranquille, Thomas. Je le connais comme ma poche. Au printemps dernier à Francfort je lui ai avancé trois cents marks.

THOMAS.— Un coup de maître, vraiment ! Et tu as toujours également dans ta poche la traite non réclamée ?

KNAPP.— Hein, c'est ce que tu crois ? — Il m'a payé, à peine une demi-heure avant de me demander la main de ma fille.

THOMAS.— (*surpris*) La main de Johanna ?

KNAPP.— La main de Johanna.

THOMAS.— Mais comment ça ?

KNAPP.— Parce qu'il l'aime.

THOMAS.— Il la connaît donc?

KNAPP.— Moi, il me connaît.

THOMAS.— (*le contemplant*) Un amoureux qui n'est pas difficile!

KNAPP.— Il n'y a pas eu un seul jour sans qu'il m'ait dit en me voyant : « Monsieur Knapp, monsieur Knapp, comme elle doit être belle votre fille! » Et c'est comme ça qu'il a fini par devenir amoureux d'elle.

THOMAS.— Je ne donnerais pas ma bénédiction à cet amour-là.

KNAPP.— Ce n'est pas non plus nécessaire. Le pasteur s'en chargera.

THOMAS.— Il n'empêche que...

KNAPP.— Ecoute bien, Thomas, moi et l'ingénieur Steiner et l'ingénieur Steiner et moi, c'est à la vie à la mort, nous sommes soudés l'un à l'autre par les liens les plus sacrés d'une amitié éternelle — (*il se détourne*) et ne serait-ce que pour débarrasser enfin ma fille de ce maudit peintre.

THOMAS.— Ce malheureux Fridolin! — Mais qu'as-tu donc contre lui?

KNAPP.— Je vais te le dire. En un mot, il n'est rien, il n'a rien, il ne sait rien, il ne comprend rien, il ne vaut rien et il ne fait rien — et pour ce genre de clients Knapp & Co n'ont pas d'enfants en magasin!

THOMAS.— Il y a des choses que tu ne comprends pas.

KNAPP.— Non, Thomas, je ne plaisante pas. Tout est de sa faute. Même mon attaque. Ce sinistre virtuose du pinceau! Il me suffit de le regarder pour avoir des crampes d'estomac, c'est comme quand je pense à la grande famine qu'on a eue en 17. Je te le dis, Thomas, je veux qu'aujourd'hui même tu me le flanques à la porte.

THOMAS.— J'ai une idée.

KNAPP.— (*avec bonhomie*) Tu ne vas pas faire des misères à ton vieux père!

THOMAS.— Tiens, assieds-toi. J'aimerais te proposer un échange.

KNAPP.— (*s'assied*) Voilà autre chose. Laisse-moi d'abord le temps d'allumer ma pipe.

Thomas s'assied en face de lui et lui allume sa pipe.

LES JEUNES GENS

Comédie en trois actes
avec un prologue

Traduction Jörn Cambreleng

PERSONNAGES DU PROLOGUE

LA DIRECTRICE PANSEGRAU

LE PROFESSEUR ILSEBEIN

ANNA LAUNHART

MARGUERITE RAPPART, *sa cousine*

RICARDA RUSS

ERNA BRÜCHMANN

ALMA WALLBRECHT

GERTRUD EIKEMEIER

LENI KROLL

HEDWIG FISCHER

ELSE HUMMEL

KARL RAPPART, *frère de Marguerite*

FRANZ LUDWIG MEIER

La pièce se déroule dans une ville importante du sud de l'Allemagne. Entre le prologue et le premier acte s'écoule une période de quatre ans, entre le deuxième et le troisième acte une période de deux ans.

PROLOGUE

Une salle de classe avec porte centrale, qui découvre une vue sur une véranda avec un jardin en arrière-plan. A droite, deux bancs d'école de trois à quatre places chacun. A gauche, la chaire.

Scène 1

Le professeur Ilsebein, Anna Launhart, Gertrud Eikemeier, Ricarda Russ, Erna Brüchmann, Leni Kroll, Hedwig Fischer.

Disposition

Hedwig

Ricarda

Leni

Gertrud

Erna

Anna

Ilsebein

ANNA.— Léonard de Vinci fut le maître par qui débuta la grande période de la peinture italienne.

ILSEBEIN.— (*vieux et décrépité*) Léonard de Vinci fut ce maître. — Et vous, Gertrud, peut-être pouvez-vous me dire ce que fut encore ce Léonard de Vinci.

GERTRUD.— Léonard de Vinci fut animé par un esprit de recherche et par une force créatrice dans les domaines les plus variés. —

ILSEBEIN.— Une force créatrice dans les domaines les plus variés. — Et par quoi, ma chère Ricarda, se distinguent les rares œuvres de cet artiste béni des dieux ?

RICARDA.— Les rares œuvres de ce profond visionnaire se distinguent par une exécution à l'éclat velouté, mais parfaitement défini.

ILSEBEIN.— Vous l'avez formulé à la fois avec pertinence et concision : par une exécution à l'éclat velouté, mais parfaitement défini — Et maintenant, dites-moi, Erna, quand a-t-il vécu, ce — Bertold Schwarz¹ de la peinture italienne, si je puis me permettre de m'exprimer ainsi ?

ERNA. (*ouvrant le livre derrière le dos d'Anna*) Léonard de Vinci vécut de — de 1452 à 1519.

ILSEBEIN.— Notre Bertold Schwarz vécut de 1453 à 1590²...

ERNA.— De 1452!

ILSEBEIN.— Exact, Erna! De 1452 à 1490.

ERNA.— A 1519!

ILSEBEIN.— A 1519. Vous chuchotez si mystérieusement qu'on s'embrouille dans les faits les mieux connus. Et quels furent les principaux disciples de ce Bertold Schwarz ? Leni ? (*comme Leni ouvre son livre*) On ne regarde pas dans le livre ! — ces noms mélodieux ! — Hedwig, nommez les à votre voisine. — Toi aussi, Brutus ? — Mais alors, ce Platon ! — Anna, aidez donc ces vierges folles puisqu'une fois de plus elles n'ont pas mis d'huile dans leur lampes³...

ANNA.— Je n'ai souvenir d'aucun disciple...

ILSEBEIN.— Anna! Anna! Vous aussi avez oublié de mettre de l'huile dans votre lampe ?

ERNA.— (*regardant dans le livre*) Platon, il n'y a pas un traître mot là-dessus dans le livre !

ILSEBEIN.— Si vous aviez regardé dans le livre, Erna, vous sauriez ce qu'il y a dedans ! — Gertrud — Vous alors, ma chère Ricarda — ma chère, ma très chère Ricarda —

TOUTES.— Il n'y a rien dans le livre, sur Platon! Il n'y a rien sur Platon dans le livre!

ILSEBEIN.— Mais il faut savoir ça! (*ouvrant son livre*) Me serais-je — N'importe quel débutant les connaît — cet aréopage d'inspirés — Vous avez raison, vous avez raison, il semble en effet qu'il n'y ait —

ERNA.— On ne pourrait pas noter les disciples dans la marge ?

TOUTES.— Platon ! Platon !

ILSEBEIN.— Platon, vous savez — enfin, à mon grand regret, je dois vous — c'est-à-dire, ce qu'il se passe — j'avais bien raison — voyez, ici, à propos du grand Raphaël Santi d'Urbino, est expressément mentionné le nombre considérable de ses disciples de première importance... (*on entend la sonnerie dans la véranda*) Vous devez avoir quartier libre, maintenant, mesdemoiselles. Ebattez-vous gentiment dans le jardin, mais avec mesure... Erna ! Je surveillerais vos jeux depuis la véranda... Pour la prochaine heure, vous préparerez le grand Raphaël Santi d'Urbino.

Il sort.

Scène 2

Les précédentes, sans Ilsebein

RICARDA.— (*se lève*) Enfin !

ANNA.— Dépêche, Rica !

GERTRUD.— Le temps est précieux.

TOUTES.— Commence — ... Rica !

Ricarda prend place derrière la chaire.

ERNA.— (*qui s'est levée*) Oh, je vais l'écrire à papa.

GERTRUD.— Il manque encore Alma et Else.

ANNA.— Va, Hedwig ! Dis-leur que nous avons une montagne de résolutions à discuter.

ERNA.— Il faut qu'ils sachent, à la maison, comment ils ont pourvu à la nourriture de l'esprit de leur enfant.

L'ÉVEIL DU PRINTEMPS

Tragédie enfantine

Traduction François Regnault

A l'homme masqué.

L'auteur.

PERSONNAGES¹

Les filles

WENDLA BERGMANN

MARTHA BESSEL

THEA

ILSE, *modèle*

Les garçons

MELCHIOR GABOR

MORITZ STIEFEL

HÄNSCHEN RILOW

ERNST RÖBEL

OTTO

GEORG

ROBERT

LÄMMERMEIER

Parents et adultes

MME BERGMAN, *mère de Wendla*

INA MÜLLER, *sa fille*

M. GABOR, *père de Melchior*

MME GABOR, *mère de Melchior*

LE RENTIER STIEFEL, *père de Moritz*

ZIEGENMELKER, [Chèvrelait] *son ami*

L'ONCLE PROBST

LE PASTEUR KAHLBAUCH [Ventreachauve]

Les professeurs

LE DIRECTEUR SONNENSTICH [Coup-de-soleil]

AFFENSCHMALZ [Singegraisse]
KNÜPPELDICK [Grosrondin]
HUNGERGURT [Trompe-la-faim]
ZUGENSCHLAG [Coup-de-langue]
KNOCHENBRUCH [Fracadosse]
FLIEGENTOD [Mortemouche]
HABEBALD, [Legrappin] *appariteur*
Les pensionnaires de la maison de correction
DIETHELM
REINHOLD
RUPRECHT
HELMUTH
GASTON
LE DOCTEUR PROCUSTE
LE DOCTEUR VON BRAUSEPULVER [Bicar de Bonate]
SERRURIER
LYCÉENS, VENDANGEURS, VENDANGEUSES

L'HOMME MASQUÉ

Cette pièce a été créée dans la traduction de François Regnault le 25 octobre 1974 au Théâtre Récamier dans le cadre du Festival d'Automne, dirigé par Michel Guy, dans une mise en scène de Brigitte Jaques. Décors et costumes de Legavre-Stoppani. Eclairages de Denys Cleroal.

Sept acteurs jouaient tous les rôles, les adolescents jouant eux-mêmes les adultes : Jany Gastaldi (Wendla), Philippe Clévenot (Melchior), Jean-Baptiste Malartre (Moritz), Brigitte Jaques (Ilse, l'Homme masqué), Jean-Loup Wolff (Hänschen Rilow), Colette Fellous (Martha), Charles Brandon (Ernst).

ACTE I

Scène 1

Une chambre.

WENDLA.— Pourquoi m'as-tu fait la robe si longue, mère ?

MME BERGMANN.— Tu as quatorze ans aujourd'hui !

WENDLA.— Si j'avais su que tu me ferais la robe si longue, j'aurais mieux aimé ne pas avoir quatorze ans.

MME BERGMANN.— La robe n'est pas trop longue, Wendla. Que veux-tu ? Qu'y puis-je si mon enfant, à chaque printemps, prend deux pouces de plus ? Une grande jeune fille comme toi, tu ne peux pas aller et venir en robe de petite princesse.

WENDLA.— En tout cas, ma robe de petite fille me va mieux que cette chemise de nuit. — Laisse-moi la porter encore une fois, mère ! Encore un été seulement. Que j'aie quatorze ou quinze ans, cette robe de pénitence m'ira toujours assez bien. — Gardons-la jusqu'à mon prochain anniversaire ; si je la mettais aujourd'hui, je marcherais sur le galon et c'est tout.

MME BERGMANN.— Je ne sais que dire. Je te garderais bien comme tu es, mon enfant. Il y a des jeunes filles qui sont gourdes et godiches à ton âge. Toi, tu es tout le contraire. — Qui sait comme tu seras quand les autres auront grandi.

WENDLA.— Qui sait — peut-être que je n'y *serai plus*.

MME BERGMANN.— Mon enfant, mon enfant, comment te vient-il de telles pensées !

WENDLA.— Non, mère chérie, pas de tristesse!

MME BERGMANN.— (*l'embrassant*) Mon unique trésor!

WENDLA.— Elles me viennent le soir, quand je ne m'endors pas. Je n'en ai aucune tristesse, et je sais qu'ensuite je m'endors d'autant mieux. — Est-ce un péché, mère, d'avoir ces pensées-là?

MME BERGMANN.— Va; va et accroche la robe de pénitence dans l'armoire! Et au nom du ciel, remets ta robe de petite princesse! — A l'occasion, j'y fixerai dans le bas un volant, large d'une main.

WENDLA.— (*elle accroche la robe dans l'armoire*) Non, alors, j'aimerais encore mieux avoir tout à fait vingt ans...!

MME BERGMANN.— N'attrape pas froid, c'est tout! — Pourtant, ta robette était assez longue en son temps; mais...

WENDLA.— Maintenant, avec l'été qui vient? — Ô mère, même les tout-petits, est-ce que ça attrape la diphtérie aux mollets! Ce qu'il y a des gens craintifs. Et puis, à mon âge, on ne gèle pas — du moins pas aux jambes. Ou alors on veut que j'aie trop chaud, mère? — Rends grâce au Dieu très bon que ton trésor, un beau matin, ne raccourcisse ses manches et ne s'en revienne entre chien et loup sans souliers ni sans bas! — Quand je porterai ma robe de pénitence, j'aurai aussi peu de dessous que la reine des elfes... Non, petite mère, pas fâchée! On ne le verra pas! Personne.

Scène 2

Le dimanche soir.

MELCHIOR.— J'en ai vraiment assez. Fini de jouer avec vous.

OTTO.— Dans ce cas, nous aussi, arrêtons-nous! — Et tes devoirs, Melchior?

PERSONNAGES¹

MADAME
LE DOCTEUR PUSLOWSKY
ELISE
PERUGINO
EOBAN

Les filles

FRANZISKA
MELITTA
REBECCA
SCHAROLTA
MINEHAHA
BLANCHE-NEIGE
KADUDJA

Les clients

GREGOR
HEINRICH
MAX
THEOPHIL
PETER
ADALBERT
THEODOR
EDGAR

Une allée dans l'ombre fraîche de larges platanes. Le sol est recouvert d'un sable jaune très fin. Entre les troncs clairs des arbres plusieurs bancs, d'un vert foncé. A l'avant de la scène une petite rotonde avec un banc de marbre en demi-cercle. Derrière l'allée, dans la lumière éblouissante du soleil, une pelouse circulaire avec une escarpolette et une balançoire à bascule. Fermant la scène au fond, la longue façade blanche d'une maison à un étage, partagée par quatre sobres colonnes qui soutiennent à faible hauteur un entablement. Quelques marches descendent vers la pelouse. Entre les deux colonnes du milieu la porte de la maison est ouverte. Les fenêtres sont closes par des volets verts. Il est midi et il fait très chaud.

Franziska et Gregor arrivent dans l'allée par la gauche. Franziska porte une chemise de soie d'un vert foncé avec des rubans blancs, des bas vert clair, des souliers de bal blancs et un ruban blanc dans ses cheveux épars. Gregor est en toilette d'été, claire, sans gilet, avec une large écharpe en tissu moiré noir. Chapeau de paille blanc et souliers de toile claire.

FRANZISKA.— A quoi pensez-vous ?

GREGOR.— A toi.

FRANZISKA.— On ne dirait pas.

GREGOR.— A ta jarretière.

Franziska avance le pied et relève sa chemise, découvrant ainsi sa jarretière d'un rose tendre.

Et tu n'as pas froid ?

FRANZISKA.— *(couvre ses genoux avec sa chemise)* C'est tout le contraire.

GREGOR.— C'est vraiment gentil chez vous.

FRANZISKA.— *(lui prenant le bras)* C'est la première fois que vous venez chez nous ?

GREGOR.— Et toi, comment y es-tu venue ?

FRANZISKA.— Moi ?

GREGOR.— Quel âge as-tu ?

FRANZISKA.— Dix-huit ans.

GREGOR.— Je suppose que chacune ici a dix-huit ans ?

FRANZISKA.— Pour moi ce n'est que depuis deux mois. Vous viendrez nous voir souvent ?

GREGOR.— Je te dirai cela demain. Comment es-tu venue ici ?

FRANZISKA.— Je m'ennuyais.

GREGOR.— Tu faisais la bonne ?

FRANZISKA.— Non, non. — Je n'ai jamais été bonne.

GREGOR.— Qu'est-ce que tu faisais alors ?

FRANZISKA.— Rien. J'étais chez maman.

GREGOR.— Et l'amour, ce n'est pas ennuyeux au bout d'un temps ?
Franziska fait signe que non avec la tête.

Tu n'as pas le droit de le dire, évidemment.

FRANZISKA.— Et vous, vous trouvez cela ennuyeux ?

GREGOR.— Je ne suis pas une jolie fille, moi, malheureusement.

FRANZISKA.— Plus on aime et plus on voudrait aimer.

GREGOR.— Si je pouvais dire cela de moi.

FRANZISKA.— Vous n'êtes pas gentil.

GREGOR.— Je t'envie. Si j'étais venu au monde comme jolie fille, j'aurais probablement aussi choisi ton métier.

FRANZISKA.— Qu'est-ce que vous êtes ?

GREGOR.— Je m'y sentirais mieux en tout cas.

FRANZISKA.— Vous êtes peintre ?

GREGOR.— Ai-je l'air d'un peintre ? — Regarde mes mains.

FRANZISKA.— Elles sont rouges.

GREGOR.— Mais les ongles sont propres.

FRANZISKA.— Vous êtes dans un bureau ?

GREGOR.— Non. — Je n'ai jamais été dans un bureau.

FRANZISKA.— Vous n’êtes rien du tout alors ?

GREGOR.— Je suis écrivain. —

Ils sortent par la droite au premier plan.

Madame et le docteur Puslowsky entrent dans l’allée par la gauche. Madame porte des chaussures de cuir brun clair, des bas de soie noire ajourés, une robe découvrant le pied, rayée noir et bleu, à manches courtes et avec un décolleté à cœur, une mantille couvrant la tête et un éventail chinois dans la main. — Le docteur Puslowsky en redingote noire, chapeau mou à larges bords et pantalon jaune laissant paraître des chaussettes blanches en accordéon, les cheveux tombant sur les épaules en minces boucles argentées.

MADAME.— Elle a déliré toute la nuit. Deux fois j’ai pensé : maintenant c’est fini. C’était terrible la façon dont elle me regardait. Elle disait : si seulement je pouvais tout recommencer depuis le début.

DOCTEUR PUSLOWSKY.— Symptôme inquiétant.

MADAME.— Je l’ai pensé aussi. Elle me prenait pour sa mère. Elle croisait les mains sur sa tête ; elle avait six ans. Une petite fille ! Je lui aurais donné une poupée.

DOCTEUR PUSLOWSKY.— Le transit s’effectue normalement ?

MADAME.— Merci. Avant-hier c’était encore respectable. Mais elle n’a pas d’appétit. Je lui ai monté un bouillon avec des boulettes. Elle s’en fiche.

DOCTEUR PUSLOWSKY.— Donnez-lui des pilules du docteur Morison. Si ça n’aide pas, ça ne lui fera pas de mal non plus. Si je pouvais tout recommencer depuis le début, je me ferais pasteur. Là au moins on peut dire aux gens qu’il n’y a plus rien à faire.

MADAME.— Je ne reste plus ici si elle nous lâche. On n’en fait plus des comme elle. Depuis le premier jour elle m’a coiffée tous les matins et le soir elle me faisait la lecture. Sa main est comme du velours, et sa voix — La nuit dernière, comme elle chantonnait ! Et quand on lui parlait, elle ne répondait pas. Je n’ai pas tenu, il a fallu que je sorte, j’en pleurais, j’en pleurais devant sa porte.

DOCTEUR PUSLOWSKY.— Le principal remède, vous savez, c’est celui que la nature se donne elle-même. Elle a seize ans, dites-vous, c’est un âge où il nous arrive à tous certains bobos. Mais en règle générale on